

L'Eglise orthodoxe et le dialogue œcuménique : l'unité dans l'Eglise et l'unité avec les autres Eglises.

T. 1 « Le véritable dialogue est un don de Dieu. Selon saint Jean Chrysostome, Dieu est toujours en dialogue personnel avec les êtres humains. Dieu parle toujours : à travers les prophètes et les apôtres, à travers les saints. Le Verbe de Dieu n'a de sens pour nous que lorsque nous lui répondons par la foi. Et les paroles, elles aussi, sont plus fécondes dans un dialogue que dans un monologue. (...) Le dialogue promeut la connaissance et la science, révèle les vérités et les émotions, abolit la peur et le préjugé, cultive les liens et élargit les horizons. Le dialogue enrichit car quiconque refuse le dialogue demeure appauvri. »

Le patriarche Bartholomée de Constantinople s'exprimait ainsi le 24 avril dernier lors d'une conférence à Fribourg sur *le dialogue comme clef de la théologie contemporaine*. Ces mots donnent sens à ce que je vais vous dire. Je suis convaincu que le dialogue est le lieu naturel où des chrétiens se parlent, parlent de Dieu, écoutent Dieu leur parler et construisent leurs propres réponses. Vous le savez bien, à la Société biblique suisse, puisque tout votre travail consiste à porter la Parole de Dieu aux hommes et aux femmes de ce temps, afin de provoquer chez eux une parole personnelle en réponse à la Parole de Dieu.

Pour parler du dialogue œcuménique, je pars d'un principe initial : Le travail pour l'unité des chrétiens, pour l'unité entre les Eglises, ne peut se faire qu'en parallèle, en synergie, avec le travail de chaque Eglise pour sa propre unité. Dit autrement : Toute croissance de l'unité dans une Eglise contribue à l'unité de l'Eglise du Christ. Dit négativement : Toute augmentation de la division dans une Eglise déchire un peu plus l'unité de l'Eglise du Christ.

Donc deux parties : L'unité à l'intérieur de l'Eglise orthodoxe, entre les Eglises orthodoxes. Et l'unité avec les autres Eglises et communautés chrétiennes.

I. L'Eglise orthodoxe ou les Eglises orthodoxes ?

Selon la tradition ancienne, le lieu essentiel de l'unité de l'Eglise est l'Eglise locale, c'est-à-dire la communauté réunie autour de l'évêque qui préside à l'Eucharistie. « Là où est célébrée l'Eucharistie du Seigneur, là est l'Eglise. Là où l'évêque préside l'Eucharistie, là est l'Eglise. »¹ Cette Eglise locale n'est pas une partie de l'Eglise, mais la plénitude de l'Eglise dans un temps et un lieu. L'évêque est le garant et le serviteur de l'unité de l'Eglise, non seulement dans son Eglise locale, mais aussi en lien, en solidarité avec toutes les autres Eglises locales. « L'épiscopat est un et chaque évêque en tient une partie en indivision (in solidum). »² C'est le principe de la conciliarité ou synodalité.

Mais l'histoire a créé un autre niveau d'unité. Pendant les premiers siècles de l'Eglise, l'extension de l'Evangile s'est faite à partir de grands centres, des villes qui jouaient un rôle important dans l'Empire romain devenu chrétien. On pense à Jérusalem, Rome, Antioche, Alexandrie, Constantinople. Ainsi est née la *pentarchie*, c'est-à-dire l'autorité institutionnelle de patriarcats autour de cinq villes principales.

Aucune n'était le siège d'un pouvoir central, mais les patriarches reconnaissaient à l'évêque de Rome un statut de *primus inter pares*, de *premier parmi des égaux*. Cela pour une double raison : Rome fut d'abord la capitale de l'Empire, mais aussi le lieu du témoignage des apôtres Pierre et Paul.

Il y a donc à la base de la pentarchie un principe politique autant qu'ecclésial.

Plus tard, les chrétiens de Rome vont revendiquer pour leur Eglise une autorité universelle, la primauté par-dessus les évêques locaux et les chefs des autres Eglises de la pentarchie. L'Eglise orthodoxe a toujours refusé ce troisième niveau, universel. Elle accepta donc de n'avoir pas de centre unique de décision. Pour les Eglises orthodoxes, à ce niveau universel la seule unité institutionnelle est le concile général.

Là commencent les difficultés pour l'Eglise orthodoxe : des développements historiques aboutissent à une fragmentation de l'Eglise. Selon le principe politique de la pentarchie, au fur et à mesure que chaque nation orthodoxe gagne son indépendance et forme un état, elle revendique d'avoir sa propre Eglise. Cela s'est produit surtout au 19^e siècle, au cours du démantèlement de l'Empire ottoman et de l'Empire austro-hongrois. Le patriarcat de Moscou était déjà né, en 1589. Et voici que naissent les patriarcats de Serbie, Bulgarie, Roumanie... Notez la différence : Au début une ville donnait son nom à l'Eglise patriarcale. Maintenant c'est une nation.

On parle donc de *l'Eglise* orthodoxe ou *des Eglises* orthodoxes. Le pluriel insiste sur une particularité : L'Eglise orthodoxe n'a pas de centre institutionnel commun. L'histoire a créé quatorze Eglises « autocéphales », chacune ayant sa propre tête, sa propre autorité institutionnelle.

II. Unité et désunion de l'Eglise orthodoxe

Malgré la naissance de ces Eglises autocéphales diverses, malgré les divergences qui apparaissent souvent entre elles, l'unité de l'Eglise orthodoxe est une réalité. Ce qui unit ces quatorze Eglises en une Eglise, c'est l'essentiel de la foi.

C'est-à-dire l'attachement à la Sainte Ecriture et à la Tradition de l'Eglise, la confession de foi et les dogmes des conciles œcuméniques, l'enseignement des Pères de l'Eglise, la liturgie et les sacrements, la piété personnelle, la vénération de la Mère de Dieu et des saints, la vie monastique, la beauté des icônes, de l'architecture, du chant liturgique, une conception commune de la vie chrétienne : les carêmes, le jeûne, la règle de prière.

On peut le dire avec conviction : on retrouve tout cela dans n'importe quelle paroisse orthodoxe. Et c'est cela qui constitue d'abord la communion orthodoxe, la *koinônia*.

Pourtant, cette unité, cette communion a des ratés. Le Concile orthodoxe de Crète, en juin 2016, a montré que, malgré ce qui unit, il y a des choses qui divisent. La cause principale est ce qu'on appelle le *phylétisme*, le *nationalisme ecclésial*. C'est la conséquence de la solidarité historique entre le peuple et l'Eglise.

Cette solidarité a un aspect positif : l'Eglise prend en charge un peuple et lui donne une culture religieuse, une identité spirituelle, elle protège cette identité. Un exemple : Entre 1453 et 1830, pendant trois siècles et demi, le peuple grec a été sous la domination ottomane, turque et musulmane. L'Eglise a contribué à protéger la religion, la langue et la culture du peuple. On pourrait faire une même remarque pour la langue et la culture serbes.

Mais il y a un aspect négatif. Peu à peu on confond le peuple et le peuple de Dieu, on lie très fortement l'Eglise à la nation. Et quand une nation devient un état politique, cette union est encore plus dangereuse. Chaque Eglise, indépendante, tend à se fermer sur elle-même, à se suffire à elle-même. Chaque Eglise *autocéphale* devient *autologale*, elle parle d'elle-même et pour elle-même, défendant ses propres intérêts ou les intérêts de la nation.

En 1872, à Constantinople, un concile a vivement condamné cette confusion, le *phylétisme*, comme le plus grand danger pour l'unité de l'Eglise.

Dans la diaspora orthodoxe, ce danger est plus manifeste encore. Depuis le début du 20^e siècle, des millions d'orthodoxes vivent en dehors des territoires orthodoxes historiques. Chaque Eglise autocéphale a une diaspora, avec son clergé, ses évêques, ses fidèles. Le résultat est une forte compartimentation, une *balkanisation* de l'Eglise. En Suisse, les 150'000 Orthodoxes sont répartis entre six juridictions, dont la plus nombreuse est l'Eglise serbe. Dans une ville comme Paris on a sept évêques orthodoxes ; cela est contraire à un très vieux principe de l'Eglise : *Qu'il n'y ait pas plus d'un évêque dans une ville.*

Le grand défi aujourd'hui pour l'Eglise orthodoxe est de réaliser vraiment son ecclésiologie eucharistique, son ecclésiologie de communion. En un mot son unité. Pour cela, il faut combattre le *diable* dans l'Eglise, l'esprit de division, le phylétisme.

III. L'unité avec les autres Eglises

Dans les rencontres et prières œcuméniques, les orthodoxes sont souvent absents. On en tire la conclusion que l'Eglise orthodoxe n'est pas favorable à l'*œcuménisme*. Cela est vrai, si l'on comprend l'*œcuménisme* comme une attitude diplomatique qui exclut les sujets qui fâchent, comme une structure institutionnelle qui encadrerait les Eglises, comme l'acceptation de concessions sur des points essentiels, comme la recherche du plus petit dénominateur commun, comme le souci d'une unité minimale qui appauvrirait l'Eglise, les Eglises.

Face à cet œcuménisme, les oppositions orthodoxes sont nombreuses. Elles viennent d'Eglises, d'évêques, de théologiens, de monastères, mais aussi du peuple des croyants. Pour eux, l'*œcuménisme* est la *pan-hérésie*, l'hérésie totale.

Je comprends en partie ces raisons, et comme d'autres artisans de l'unité des chrétiens, je n'aime pas le mot *œcuménisme* et en principe je ne l'emploie pas.

Mais je crois au dialogue interchrétien. Et là je suis en bonne compagnie, celle du patriarche Bartholomée de Constantinople, d'autres patriarches, et de nombreux évêques, théologiens et fidèles.

Je découvre aussi dans l'histoire des essais de dialogue. Par exemple :

Au 16^e siècle, le premier siècle de la Réforme, des théologiens de Wittenberg et de Tübingen, dont le grand Melanchthon, ont échangé avec le patriarche de Constantinople une abondante correspondance pour tenter une sorte d'alliance luthéro-orthodoxe. Ils ont même traduit en grec, à son intention, la *Confession d'Augsbourg*, une *Confessio augustana graeca* pour lui exposer la pensée luthérienne. Pour diverses raisons, le dialogue a tourné court. Mais le dernier mot de la dernière lettre du patriarche Jérémie était le mot *amitié*. J'aime le dire, car, pour moi, il n'y a pas d'unité sans amitié.

En janvier 1920, dans une encyclique adressée « aux Églises du Christ partout dans le monde », le patriarcat de Constantinople invitait les Chrétiens à entrer en dialogue en formant une *koinônia*, une communion d'Églises, sur le modèle de la Société des Nations qui venait de voir le jour à Genève. En 1948, ce même patriarcat fut un membre fondateur du Conseil œcuménique des Églises, où il est toujours présent et actif. Peu à peu, les autres Eglises orthodoxes entrèrent au COE, même si l'une ou l'autre l'ont quitté à certains moments. (Eglises de Bulgarie et de Géorgie) Plusieurs évêques et théologiens orthodoxes sont très actifs dans la commission *Foi et Constitution* à laquelle participe aussi l'Eglise catholique romaine.

Je ne peux pas citer tous les dialogues multilatéraux et bilatéraux auxquels participent des Eglises orthodoxes. En général, elles préfèrent les dialogues bilatéraux, avec les protestants, les luthériens, les anglicans, les vieux-catholiques. La commission de dialogue la plus active, la plus difficile aussi, est certainement la Commission de dialogue avec l'Eglise catholique romaine qui travaille actuellement sur un thème brûlant : la primauté et la synodalité dans l'Eglise.

Au plan suisse, à la Communauté de travail des Eglises chrétiennes en Suisse (CTEC.CH) participent des représentants des patriarcats de Constantinople, de Serbie et de Roumanie, ainsi que de l'Eglise orthodoxe syriaque.

En préparant le Concile de Crète, les Eglises orthodoxes se sont mises d'accord sur la nécessité d'avoir des points de vue communs sur les thèmes, les méthodes et le niveau de collaboration œcuménique. Le document conciliaire sur *les relations de l'Eglise orthodoxe avec l'ensemble du monde chrétien* souligne que le dialogue est une obligation pour tout le monde chrétien. Le document emploie 40 fois le mot *dialogue*. Il déclare le but de ce dialogue, mais aussi les nuances dans la pratique (§ 12) :

T. 2 « Il est évident qu'au cours des dialogues théologiques, le but poursuivi par tous est le même : le rétablissement de l'unité dans la vraie foi et dans l'amour. Il reste néanmoins que les divergences théologiques et ecclésiologiques existantes permettent en quelque sorte une hiérarchisation quant aux difficultés qui se présentent sur la voie de la réalisation de ce but au plan orthodoxe. La spécificité des problèmes liés à chaque dialogue bilatéral présuppose une différenciation dans la méthodologie, mais pas une différenciation dans le but, car le but est le même pour tous les dialogues. »

Le dialogue est de l'être même de Dieu, disait le patriarche Bartholomée. Mais il ne suffit pas de parler, il faut aussi témoigner, dit le Concile (§ 23) :

T. 3 « L'Eglise orthodoxe a une conscience commune de la nécessité du dialogue théologique interchrétien ; c'est pourquoi, elle juge indispensable que le dialogue aille de pair avec le témoignage dans le monde et des actions qui expriment *la joie ineffable* de l'Évangile (1 Pierre 1,8), excluant tout acte de prosélytisme, d'uniatisme ou autre action provocante d'antagonisme confessionnel. »

IV. Quelques difficultés orthodoxes de ce dialogue interchrétien

Dans le dialogue œcuménique, les orthodoxes voient surtout les difficultés qui viennent des autres Eglises, de leur manière de faire la théologie, de leurs conceptions morales, de l'organisation et des pratiques de ces Eglises. Ces difficultés et ces différences sont plus évidentes dans le dialogue avec les Eglises de la Réforme.

Mais certains obstacles sont le fait des orthodoxes eux-mêmes. Je voudrais en citer quelques-uns.

La méconnaissance de l'autre. Beaucoup d'orthodoxes croient connaître les autres. En réalité, ils les voient avec des lunettes déformantes, avec les préjugés qu'ils ont hérités de leur formation, ou de leur manque de formation, du catéchisme élémentaire qu'ils ont reçu. Ils ne cherchent pas à découvrir l'autre dans sa vérité.

La fidélité à la Tradition et la peur du changement. La Tradition est une valeur fondamentale de l'orthodoxie. Elle est la *transmission vivante continue* du trésor de la foi, une *Parole fidèle* capable de parler à des peuples nouveaux et de les convertir en Peuple de Dieu. Or, pour beaucoup d'orthodoxes, la Tradition est un trésor fermé, intouchable, sans évolution possible. Tout changement de la Tradition serait comme la mort de la Tradition. De plus, la Tradition – transmission du *kérygme* – est souvent confondue avec des traditions nées de cultures passagères ou locales.

Le fondamentalisme. Le fondamentaliste croit pouvoir protéger son identité contre les menaces extérieures en considérant comme absolus tous les aspects de sa religion, sans aucun esprit critique. Le Concile de Crète a condamné sévèrement le fondamentalisme : « En tant que *zèle que la connaissance n'éclaire pas* (Romains 10,2), le fondamentalisme constitue une manifestation mortifère de religiosité. La véritable foi chrétienne, calquée sur la Croix du Seigneur, se sacrifie sans sacrifier ; c'est pourquoi elle est le juge le plus inexorable du fondamentalisme, quelle qu'en soit l'origine. » (Encyclique § 17)

L'absence de hiérarchisation des vérités. Si l'on croit que les affirmations et les pratiques de son Eglise ont toutes le même poids, la même nécessité, il est difficile d'imaginer que l'unité de l'Eglise soit possible avec tant de diversité. Mais, pour être honnêtes, les uns et les autres, les orthodoxes et les autres, doivent aussi se demander jusqu'où peut aller la diversité sans blesser l'unité. Grave question !

L'autosuffisance. L'orthodoxe est conscient que son Eglise lui offre de grands cadeaux ; il croit que sa tradition est si riche qu'il n'a pas besoin des trésors des autres. Il est prêt à donner, à partager, mais il ne croit pas nécessaire ni utile de recevoir quelque chose des autres. Il lui reste à faire l'expérience de l'échange des dons, à reconnaître en toute humilité qu'il y a autant de bonheur à recevoir qu'à donner !

Sans épuiser le sujet, j'ai essayé de vous montrer que l'Eglise orthodoxe a deux tâches à entreprendre : Perfectionner et concrétiser son unité interne, faire en sorte que sa pratique corresponde à sa théorie. Et poursuivre avec honnêteté et courage le combat pour l'unité avec les autres Eglises, « dans la charité et la vérité ». Malgré ses difficultés, le Concile de Crète en juin 2016 s'est attelé à cette double tâche.

Le patriarche de Constantinople, en 1902, en était conscient : le renouveau de la communion entre des Eglises orthodoxes dispersées est indissociable de la restauration de l'unité entre toutes les Eglises. Dans les deux cas, l'Eglise, les Eglises doivent construire une véritable communion. C'est tout ce que leur demande et nous demande le Christ au moment où il va vers son sacrifice pour la vie du monde, quand il prie son Père : *Que tous soient un pour que le monde croie !*

Noël Ruffieux

¹ Ignace d'Antioche (2^e s.) : « Là où paraît l'évêque, que là soit la communauté, de même que là où est le Christ Jésus, là est l'Eglise catholique. » *Lettre aux Smyrniotes*, IX, 1.

² Cyprien de Carthage (3^e s.), *L'unité de l'Eglise*, 5,12.